

Pourquoi lire Rousseau aujourd'hui ?

Penser la démocratie ¹

Par Gérard Allard

Quelques vignettes

En 1976, les États-Unis fêtent le 200^e anniversaire de la Révolution américaine et de la Déclaration de l'indépendance, durant laquelle et par laquelle fut fondée la première démocratie de notre temps, la démocratie la plus philosophique, celle qui s'établit sur un principe : « Nous tenons pour évidentes en elles-mêmes ces vérités, que tous les hommes naissent égaux, qu'ils ont été investis par leur Créateur de certains droits inaliénables, parmi lesquels sont les droits à la vie, la liberté et la recherche du bonheur. »

En 1982, le Canada rapatrie sa constitution et y enchâsse une charte des droits et libertés. Laquelle, ajouterait un nationaliste québécois, fait double emploi avec la Charte des droits de la personne, établie au Québec en 1975.

En 1989 – 200^e anniversaire de la Révolution française –, des Allemands en liesse défoncent le mur de Berlin à coups de marteaux et de pioches. La République

1. Conférence prononcée à la Société de philosophie de Québec en 1995. Le texte a été légèrement corrigé.

fédérale allemande et la République démocratique allemande se fusionneront en une seule Allemagne. L'événement marque, croyons-nous, la fin de l'affrontement entre les démocraties libérales et les démocraties socialistes, et peut-être même la fin de l'Histoire. La démocratie *post-mur-de-Berlin* sera dorénavant le seul régime légitime, le régime du XXI^e siècle².

Démocratie, révolution, égalité, droit, liberté, personne. À travers les événements politiques soulignés, ces mots s'imposent à nous. Autant de mots qui demandent à être examinés, ainsi que les idées et les choses qu'ils nomment.

Les trois professeurs de philosophie qui sont devant vous ont fait l'expérience que l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau est une aide précieuse dans ce travail, ou ce jeu, de la réflexion. Ils voudraient vous indiquer quelques-unes des pistes qu'ils ont battues.

Selon la caricature bien connue, et sans doute méritée, les professeurs de philosophie ne parlent pas du réel, mais des discours sur le réel: ils ne sont pas philosophes, mais historiens de la philosophie; ils ne disent pas ce qu'ils pensent et encore moins pourquoi ils pensent ainsi, mais ce que d'autres ont pensé et les liens

2. C'est la thèse, croit-on, du livre de Francis Fukuyama, *The End of History ?*. Il est malheureux que les experts n'aient pas lu le cinquième chapitre du livre, ou l'aient lu les *yeux fermés*: on y annonce à peu près tout ce que nous voyons depuis sous la forme du conflit entre l'Occident, pour le moment, incertain de lui et l'Islam conquérant, pour le moment.

qui existent entre ce que tel grand a pensé et ce que tel autre a pensé. Comme pour accuser les traits de cette caricature, afin de réfléchir sur la démocratie, comme le veut le titre de nos trois présentations, je citerai Nietzsche parlant de Rousseau ; plutôt de vous dire ce que je pense, je parlerai, du moins au début, de ce qu'un penseur a pensé de ce que pensait un autre penseur.

« Sainte-Beuve, écrit Nietzsche dans le *Crépuscule des idoles*, [est] plébéen dans ses instincts les plus bas et proche du *ressentiment* de Rousseau : par conséquent, [il est] un romantique – car sous tout romantique gronde et grogne, épris de revanche, l'instinct de Rousseau. [Il est] révolutionnaire, mais suffisamment retenu par la peur... ulcéré par tout ce qu'il y a de grand dans l'homme et dans les choses, par tout ce qui croit en soi³. »

Plus tard dans le même livre, Nietzsche reprend ses méchancetés contre Rousseau, et les développe : « Mais Rousseau, à quoi voulait-il au fond revenir, *celui-là* ? Rousseau, le premier homme moderne, un idéaliste et une *canaille* en une seule personne : il avait besoin de “dignité” morale pour soutenir son propre regard. Malade d'une vanité effrénée et d'un mépris sans borne pour lui-même. Cet avorton, campé sur le seuil des temps modernes, voulait ... le “retour à la nature” ! Je répète ma question : à *quoi* Rousseau voulait-il au juste revenir ? Je hais Rousseau *jusque* dans la Révolution : elle est l'expression dans l'Histoire universelle de cette double nature d'idéaliste et de *canaille*. La *farce* sanglante qu'a été le déroulement de cette Révolution,

3. « Divagations d'un “inactuel” » § 3.

son “ immoralité ” me touche peu : ce que je hais, c’est sa *moralité* rousseauiste, – les soi-disant “ vérités ” de la Révolution, par lesquelles ses effets se font encore sentir, gagnant à sa cause tout ce que l’humanité compte de plat et de médiocre. La doctrine de l’égalité ⁴ ! »

Nietzsche, qui en a vomi bien d’autres, vomit Rousseau, en tant que père de la *revendication* démocratique et de la *faiblesse* romantique, qui en serait le pendant nécessaire. Cet accouplement peut paraître étonnant à un lecteur de Rousseau. Sans doute le *Second Discours* présente-t-il une défense de la démocratie et propose-t-il une critique de l’inégalité. Mais dans le *Premier Discours*, Rousseau se fait le critique de la société moderne, inégalitaire, *parce que trop molle, parce qu’elle est le régime de la peur, du ressentiment, un régime pour canailles, justement*. En somme, si Rousseau est un partisan de l’égalité, il l’est au nom de la force, de la santé, de ce qu’il appelle la vertu. Nietzsche aurait-il mal compris Rousseau ? Ou l’œuvre de Nietzsche serait-elle une sorte d’achèvement de la position initiale de l’auteur du *Contrat social*, accomplissement réalisé contre l’intention même de l’initiateur du mouvement ? Rousseau aurait-il vu le mal du monde moderne et se serait trompé sur le diagnostic et en conséquence sur le remède ?

Cette opposition entre les deux penseurs doit nous intéresser, pour peu que nous soyons à l’écoute de ce qui se vit et se dit autour de nous. N’entend-on pas de plusieurs côtés dénoncer la mollesse et la petitesse, voire l’injustice, de nos régimes de démocratie libérale, parce

4. « Divagations d’un “ inactuel ” » § 48.

qu'ils minent tout élan vers le noble en raison d'un égalitarisme niveleur, qui est la thèse anthropologique sur laquelle ils se fondent ? En somme, nos concitoyens, quand ce n'est pas nous-mêmes, ne sont plus capables de distinguer entre Madonna et Mozart, entre *Les Essais* de Montaigne et le best-seller *Comment réussir sa vie de couple*, entre *La Princesse de Clèves* et *Les Bijoux de la Castafiore*, et ils en sont incapables parce que quelque part au fond de chacun d'eux luit l'évidence que l'égalité est la vérité première et le devoir-être radical. Et pourtant notre vingtième siècle sanglant n'a-t-il pas fait, à Auschwitz et dans le Goulag, la preuve, répétée des millions de fois, que seules la démocratie libérale et la foi en la dignité de chaque individu peuvent nous sauver des pires folies politiques ?

C'est sous l'emprise de ces questions, et peut-être de ces inquiétudes, que je vous invite à retourner avec moi me promener dans les *Discours* de Rousseau. Commençons notre promenade par la fin. Car Rousseau termine le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* avec cette déclaration fracassante : « Il suit de cet exposé ... que l'inégalité morale, autorisée par le seul droit positif, est contraire au droit naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité physique ; distinction qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet égard de *la sorte d'inégalité qui règne parmi tous les peuples policés* ; puisqu'il est manifestement contre la loi de la nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage et qu'une poignée de gens regorge de superfluités tandis que la multitude

*affamée manque du nécessaire*⁵. » En somme, Rousseau dénonce sinon le principe même de l'inégalité morale ou politique, du moins tous les régimes de son temps et la quasi-totalité des régimes de tous les temps, et ce au nom du respect des besoins premiers de chacun.

Il est facile d'entendre dans cette phrase intransigeante le premier cri de la Révolution française et des révolutions qui se sont modelées sur elle. Il est facile d'y entendre, deux cents ans plus tard, le cri médiatisé des bonnes âmes en faveur des sans-abri. Je note que cette phrase commence comme suit : « Il résulte de cet exposé ». C'est dire que pour comprendre la position de Rousseau il faut avoir bien compris l'ensemble du *Second Discours*. Ou encore : le bout de phrase, « Il résulte de cet exposé », incite à poser la question : comment Rousseau en est-il arrivé là ?

La réponse est : « en deux temps ». Ou plutôt : « en s'appuyant sur deux descriptions ». Car pour comprendre la position de Rousseau, il faut connaître l'homme dans l'état de nature et les caractéristiques fondamentales de la société. D'abord, et c'est la partie première du *Discours sur l'inégalité*, Rousseau décrit l'homme dans l'état de nature. Or de cette description, voici ma phrase préférée : « En considérant [l'homme] tel qu'il a dû sortir des mains de la nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais à tout prendre organisé le plus avantageusement de tous : je le vois se rassasiant sous un chêne, se

5. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* III.194. – Toutes les citations de Rousseau sont prises de l'édition de la Pléiade. Le chiffre romain indique le numéro du tome, et le chiffre arabe le numéro de la page.

désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits⁶. » L'homme dans l'état de nature est un être simple, au point d'être une bête, mais une bête heureuse et indépendante, et même une bête heureuse, parce qu'indépendante.

L'effort de Rousseau est de montrer qu'il y a entre les hommes dans l'état de nature, c'est-à-dire les hommes avant qu'ils ne se socialisent, une maigre inégalité naturelle, qui se manifeste dans les seules habiletés physiques élémentaires, mais surtout qu'il n'y a entre eux aucune inégalité morale. La raison en est simple : pour qu'il y ait inégalité morale, il faut deux conditions, soit un mode de vie extérieur qui force les hommes à se côtoyer tous les jours et, en chacun d'eux, une vie intérieure suffisante pour fonder une réalité morale comme l'autorité ou la sujétion. Ni l'une ni l'autre de ces conditions n'existe dans l'état de nature selon Rousseau. Il y a donc une égalité naturelle massive, à laquelle s'ajoute une certaine inégalité physique, par exemple, tel homme qui court un peu plus vite que tel autre, ou qui soulève des poids un peu plus grand que tel, ou qui est moins souvent malade qu'un autre. Mais cette inégalité est à toutes fins utiles annulée lorsqu'on place les individus devant leurs tâches biologiques essentielles : leur survie personnelle pendant un temps et la reproduction pour l'espèce. Pour le dire autrement, dans l'état de nature, les hommes ont ce qu'il faut pour vivre par eux-mêmes et pour faire des petits robustes, et

6. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* III.134-135.

ensuite pour mourir seuls et sans crainte.

Cette égalité biologique, si vous me permettez l'expression, est doublée d'une égalité psychologique. Car l'homme sauvage que décrit Rousseau n'est pas un être insensible. Il ressent partout et toujours deux émotions : l'amour de soi et la pitié. Chaque homme écoute l'appel de l'amour de soi et, de plus, ressent de la pitié pour l'autre, parce qu'il retrouve dans la vie de l'autre, quand, par hasard, il prend conscience de lui, l'essentiel de sa propre vie. Pour le dire dans les mots de Rousseau : « La pitié est un sentiment naturel ... qui détournera tout sauvage robuste d'enlever à un faible enfant ou à un vieillard infirme sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espère pouvoir trouver la sienne ailleurs ⁷ ». En somme par nature, et dans l'état de nature, l'homme est indépendant, c'est-à-dire solitaire, et égal aux autres qu'il côtoie, sans pouvoir les reconnaître comme autant de regards jetés sur lui et sans avoir besoin d'être reconnu par eux.

Voilà donc la première étape qui conduit à la prise de position fracassante que j'ai citée. La deuxième étape, et c'est la partie seconde du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, est la description de la fondation d'une cité. Et voici, cette fois encore, ma phrase préférée : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : "Ceci est à moi" et trouva des gens assez simples pour le croire fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point

7. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* III.156.

épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : “Gardez-vous d’écouter cet imposteur ⁸ !” » Rousseau attache ensemble la propriété, la création tout humaine de la société, le mensonge social et les injustices qui s’ensuivent. La partie seconde, ou l’« histoire hypothétique des gouvernements ⁹ », sert donc à montrer comment l’homme dans l’état de nature, sauvage, indépendant et en gros égal à tous ses congénères, devient l’homme que nous connaissons, soit comment par le jeu de l’histoire nous sommes devenus ce que nous sommes.

La généalogie de l’homme moderne est au fond la généalogie de l’inégalité physique humaine et de la croissance des désirs et besoins. D’abord, l’homme devient supérieur à l’animal en inventant les premiers arts, ensuite le mâle se différencie de la femelle en raison de la création de la famille, et enfin et du fait d’occuper une terre de façon stable, le possesseur dépasse l’homme démuné en raison de la création de la propriété privée. Cette dernière étape coïncide avec ce que Rousseau appelle l’état de guerre, et ce à la suite de Hobbes : les hommes s’y entretuent pour avoir de quoi vivre bien, car le bien vivre leur est devenu nécessaire. Dans une situation si dangereuse pour l’espèce, « le genre humain périrait s’il ne changeait sa manière d’être ¹⁰. » Le changement de manière d’être consiste à

8. *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes* III.164.

9. *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes* III.127.

10. *Du contrat social* III.360.

fonder une cité.

Selon Rousseau, la première cité ne put naître dans les faits que d'une décision de tous ceux qui étaient présents et intéressés par la création de cet être de raison. Or la cité implique la création de lois. Les premières lois ne purent être dans les faits qu'une décision de tous pour tous au sujet de tous. Or ce qui arriva dans la première cité est conforme à l'essence de la cité, et ce qui arriva dans les faits la première fois, est un signe de ce qui devrait arriver dans toute société légitime, car le juste est naturel, et le naturel originel. Aussi la société est-elle égalitaire dans son fondement et dans son action législative, comme le prouve cette première cité, qu'il ait bel et bien existé ou non.

Rousseau s'empresse de montrer que, par un paradoxe historique nécessaire, cette manière d'être, l'état de société, à l'origine et en droit, égalitaire engendre trois nouvelles inégalités, qui s'imposent peu à peu à l'ensemble des hommes : en fondant une cité, les hommes créent la distinction entre le citoyen et l'étranger, soit une inégalité entre l'intérieur et l'extérieur de la cité ; en établissant des lois, ils s'obligent tôt ou tard à créer des magistrats et donc des commettants, soit une inégalité à l'intérieur même de la cité ; les problèmes de l'administration des choses politiques conduisent les hommes à créer la distinction entre les maîtres et leurs sujets, soit une inégalité inscrite dans le cœur du citoyen. Pour Rousseau, le signe évident du mal qu'impliquent ces inégalités successives, progressives et inévitables, le signe en est les malheurs bien réels et les injustices pour ainsi dire structurelles de toutes les sociétés, et surtout des

sociétés sophistiquées.

Vous vous souvenez de la description de l'homme sauvage dormant au pied de son chêne ? Voici celle du citoyen des sociétés modernes. « Le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses ; il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre ou renonce à la vie pour acquérir *l'immortalité* ; il fait sa cour aux grands qu'il hait et aux riches qu'il *méprise* ; il n'épargne rien pour obtenir *l'honneur* de les servir ; il se *vante orgueilleusement* de sa bassesse et de leur protection et, *fier* de son esclavage, il parle avec *dédain* de ceux qui n'ont pas *l'honneur* de le partager ¹¹. » Il faut noter ces références constantes à l'orgueil, au mépris, à la gloire. C'est que dans l'esprit de Rousseau l'amour-propre, soit le besoin de se savoir admirer des autres, est la passion normale, mais contre nature, par laquelle les hommes se font du mal, en raison d'une sorte de normalité naturelle et pourtant contre nature.

Mais revenons-en au problème de l'inégalité, et résumons. En dernière analyse, selon Rousseau, le meilleur est dans la ligne d'une égalité sociale et d'une égalité civile, qui singent l'égalité naturelle et en rapprochent les hommes ; les inégalités sociales et civiles sont des maux, ou des causes de maux peut-être nécessaires, mais difficiles, voire impossibles, à contrôler. Voilà le tout du *Second Discours* en une phrase.

Or, qui dit second dit premier : s'il y a eu un

11. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* III.192. – Les italiques ne sont pas dans l'original.

second discours, c'est qu'il y avait eu un premier, et le *Premier Discours*, c'est le *Discours sur les sciences et les arts*. Écrit pour répondre à la question : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs », le premier des grands textes de Rousseau ne porte pas vraiment sur les sciences et les arts. Ou plutôt, il porte sur les sciences et les arts pour autant qu'ils causent la décadence humaine. « Ce n'est point la science que je maltraite ... c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux ¹². »

Cela n'est pas pour dire que le *Premier Discours* ne traite pas de la question de l'inégalité. Au contraire, ce discours aussi est une machine de guerre contre l'inégalité politique en général et la monarchie en particulier : les exemples répétés de monarchies perverses, la suggestion que la chute de Rome eut lieu avec l'établissement du régime impérial, la louange de la république genevoise, cent détails indiquent que Rousseau critique sans arrêt l'inégalité politique et l'esprit moral qui la nourrit. Écoutez par exemple : « D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes par la distinction des talents et par l'avilissement des vertus ? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études et la plus dangereuse de toutes leurs conséquences ¹³. » Malgré cela, le but premier du *Discours sur les sciences et les arts* est, comme je l'ai dit, de dénoncer la décadence morale, la disparition de la vertu. « Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher ; mais ici l'effet est certain, la

12. *Discours sur les sciences et les arts* III.5.

13. *Discours sur les sciences et les arts* III.25.

dépravation réelle, et nos âmes se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés à la perfection ¹⁴. » Soit. Mais quelle est cette corruption, que le prêcheur Rousseau se plaît à souligner ?

C'est d'abord un amalgame de trois défauts : une vie politique moins indépendante en raison des besoins boursoufflés par une imagination hypertrophiée que nourrissent les lettres, une vie sociale artificielle en raison de l'homogénéisation inévitable que cause l'universalisme des sciences et des arts, et une vie morale déchue en raison des vices qui trouvent dans lesdits besoins une excuse et dans la sophistication un voile. Appelons ça le mal de l'inauthenticité et de la dépendance. Puis, Rousseau reprend de plus belle et décrit une seconde fois le mal qui naît du progrès culturel. Il est surtout politique cette fois : il implique le gaspillage des énergies des citoyens, l'élimination du sacré, l'accroissement du luxe, la corruption du goût, l'affaiblissement militaire, l'immoralité généralisée et, à la racine de tout, l'inégalité. Ou plus exactement sans doute, selon Rousseau toujours, à la racine de tout, il y a l'orgueil, c'est-à-dire l'amour-propre. Car les sciences et les arts, et même l'inégalité, ne *causent* pas la décadence morale et politique, ils ne font qu'y *contribuer*. La cause des causes est l'orgueil, ou la vanité, ou la « fureur de se distinguer ¹⁵ », ou encore ce « sentiment relatif, factice et né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre ¹⁶ ».

14. *Discours sur les sciences et les arts* III.9.

15. *Discours sur les sciences et les arts* III.19.

16. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* III.219.

Les deux discours, on le voit, aboutissent à la question de l'amour-propre, soit la relation psychologique d'un être humain à un autre. En fin de compte, dans le système de Rousseau, l'inégalité est un mal parce que l'amour-propre est un mal, et la démocratie égalitaire est un bien en tant que négation politique du mal radical ou mécanisme social pour corriger le mal historique. Rousseau dénonce le progrès des sciences et des arts pour viser un défaut du cœur : la transformation de l'amour de soi, passion bonne et naturelle, en amour-propre, passion mauvaise et contre nature ; semblablement, il fait l'éloge de l'égalité et critique l'inégalité pour tenter de guérir le même mal.

Notre question devient donc : pourquoi l'amour-propre est-il si mauvais aux yeux de Rousseau ? La réponse : parce que cette passion est celle d'un homme qui se comprend et donc vit sa vie dans son rapport à ce qui est hors de lui. Au fond, l'amour-propre n'est pas une passion particulière, mais un mode de vie, un mode de vie déjetée. Ce qui nous conduit à deux autres questions : pourquoi l'amour-propre n'est-il pas aussi mauvais aux yeux des prédécesseurs de Rousseau, par exemple les Anciens ? Voici la réponse : parce que pour les Anciens, l'homme ne peut pas se définir sans se rapporter à ce qu'il n'est pas, car l'homme n'est pas un ego, un sujet, un individu, mais d'abord un être politique et ensuite un microcosme, *morion tou holou* [une partie du tout] ; il est un être érotique pour parler comme Platon. Et enfin : pourquoi la position de Rousseau n'est-elle pas assez profonde, selon ses fils et ses petits-fils philosophiques ? La réponse : parce que la découverte et la défense de l'être de l'étant qui porte le nom d'homme

ne peut se faire que par une conscience aiguë de la contingence de qui est là, pour-soi, et absurde. La conscience aiguisée de l'être de cet étant, Rousseau, avec sa référence constante à la nature, ne la permet pas.

Mais je mets ici un terme à ces réflexions d'historien de la philosophie, et je reviens au titre de ces présentations : « Pourquoi lire Rousseau aujourd'hui ? Penser la démocratie. » Je suis, et je le sens de mieux en mieux tous les jours, un démocrate jusqu'au fond de l'âme. Pourquoi suis-je démocrate ? Sans doute, suis-je sensible aux critiques nietzschéennes et post-nietzschéennes portant sur les faiblesses de nos démocraties libérales. Mais je ne puis me défaire, si vous voulez, de mon allégeance viscérale au régime qui a défini le vingtième siècle et qui enveloppera sans doute le vingt et unième siècle. Cette allégeance ne se fonde pas seulement sur une *via negativa*, qui consiste à souligner les maux plus grands encore qui ont affligé toutes les tentatives de redresser, ou de purifier, ou de remplacer, les démocraties libérales¹⁷ : il ne me suffit pas de pointer du doigt la poutre dans l'œil de l'autre pour me réconcilier avec la paille dans mon œil.

Quand je touche le fond de mon *allégeance*, je crois trouver l'idée suivante : la démocratie libérale est l'affirmation pratique d'une vérité, que l'homme existe dans et par sa relation à l'autre, qu'il ne peut exister sans l'autre, ni sur le plan politique ou social, ni sur le plan anthropologique ou psychologique. Vivre, c'est vivre avec l'autre dans ce qui unit l'un et l'autre. Se connaître

17. C'est le mot de Churchill : « La démocratie est le pire des régimes, exception faite de tous les autres. »

soi-même, c'est se connaître à travers l'autre à la lumière de ce qui les transcende. L'amour-propre est sans doute délétère, comme le proclame Rousseau. Mais c'est en s'appuyant sur l'amour-propre et le regard de l'autre, c'est en passant par lui et c'est en le dépassant que l'homme devient homme.

J'en arrive donc à un paradoxe final, qui est en un sens le paradoxe initial de mes efforts de lire Rousseau : l'auteur du *Contrat social* est le père de nos démocraties libérales et des totalitarismes de notre siècle, disent certains. Je n'en sais pas assez pour l'affirmer sans plus. Mais son idée de l'homme et de la démocratie me permet de découvrir que je suis démocrate *contre* lui.